

La vie au galop

Stendhal

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Chez Stendhal, c'est la vie au galop. Il prend ses personnages à 17 ans et les fait mourir à 20. Ainsi échappent-ils à la griffe et à la poussière du temps, à l'ennui, au dégoût, à l'usure. Prenez *Le Rouge et le Noir*. C'est un roman parfait, car il possède les deux caractéristiques essentielles du roman parfait : l'amour et l'ambition. Sans négliger pour autant le monologue intérieur et la réflexion sur soi. On court après l'un, on court après l'autre. Le premier comme moyen de parvenir au second. Laquelle de ces deux passions est la plus vive, la plus virile ? D'un côté, l'amour fou, absolu, interdit, intéressé aussi, certes, du moins au début, puis qui progressivement se désintéresse, comme la gueule d'un dogue qui lâche peu à peu sa proie. De l'autre, l'ascension sociale fatale. Julien Sorel pénétrant dans une société hostile avec pour seule arme l'hypocrisie. Un pauvre jeune homme sort d'une scierie en Franche-Comté, se voit placé comme précepteur, séduit la mère de ses élèves, est éloigné, entre au séminaire, s'y déplaît, monte à Paris, séduit une jeune fille blonde, élancée, romanesque et très exaltée du grand monde, approche de la plus belle réussite, mais, dénoncé comme intrigant par sa première maîtresse, saute à cheval, tente de la tuer, ne se défend pas devant ses juges, a la tête tranchée. On ne peut rêver de plus beau destin, de plus beau roman.

Une société de classe comme celle de la Restauration se prête merveilleusement - par le fait même qu'elle l'interdit - à ce genre d'escalade sociale. La morale (c'est-à-dire la société) et l'art (la vie rêvée) y trouvent tous deux leur compte. Le jeune homme pauvre qui a transgressé les lois en voulant s'élever se fait raccourcir. Mais l'amour, lui, ne mourra pas. Dans un roman, pour que l'amour soit éternel, il faut que l'un des deux amants au moins meure. Et l'adieu à la vie de Julien n'est en réalité qu'un adieu au monde déguisé.

Le Rouge

C'est en prison, hors du monde, que Julien goûte enfin le vrai bonheur, lequel consiste pour lui à rêver de l'amour et à s'attendrir sur lui. Les dernières pages de *Le Rouge et le Noir* sont un hymne à l'amour fou. Tant qu'on poursuit l'amour, tant qu'on le fait, on est encore dans la fièvre de la vie. Il nous échappe. On ne goûte pas encore cette ivresse et cette pure béatitude qui ne sont données qu'aux prisonniers.

Par ailleurs, un héros de roman se doit de mourir jeune et de laisser derrière lui d'éternels regrets et des rivières de larmes. En général, c'est l'homme qui meurt et la femme qui le pleure. Si c'était le contraire, l'homme devrait pleurer, ce que sa virilité de héros de roman lui interdit. Ainsi la vie rêvée et la vie vécue demeurent-

elles irréconciliables et séparées l'une de l'autre par un fleuve de feu. Sinon il n'y aurait pas de roman, c'est-à-dire de tragédie inscrite dans le temps. Ai-je dit, mais oui, je crois bien, que les héros de roman n'ont pas de profession, sinon ils ne pourraient pas se livrer, comme ils le doivent, entièrement à leurs passions ? Stendhal est sorti de Laclos, mais il a des tendresses et des étourderies qui n'appartiennent qu'à lui. Ses héros sont tous des conquérants, des Bonaparte au petit pied, qui ne trouvent le bonheur que hors du monde de la fièvre et de l'ambition. Aujourd'hui les romanciers se prennent eux-mêmes pour des héros de romans. Alors on ne s'y retrouve plus. Jadis un romancier n'avait pas de biographie. C'est pourquoi il n'y a plus de romans, bien qu'il s'en écrive des millions chaque année. Et ces événements, intelligibles sous la Restauration où l'on redoutait les jeunes gens pauvres qui menaçaient toujours d'une révolution ou d'une grossesse, n'ont plus de sens aujourd'hui car la société n'a plus à craindre de révolution ni de grossesse. Elle ne craint même plus les romanciers.

Autrefois les romanciers écrivaient principalement pour les femmes (c'était une manière détournée et bien élevée de continuer de leur faire la cour ou l'amour par personnages de romans interposés) qui seules avaient le temps et le goût de les lire, pendant que leurs époux étaient occupés à gagner de l'argent et à s'élever dans la société en récompense de leur travail et des services rendus. Or aujourd'hui les femmes, s'étant elles-mêmes mises à écrire, ont cessé de devenir des héroïnes, et on ne sait plus qui lit les romans, à part les journalistes qui les parcourent à fond de train et font mine d'en parler. L'amour étant mort, faute d'obstacles à franchir pour le conquérir, on

s'est lancé dans la pornographie avec des bonheurs divers. Je veux dire dans la surenchère pornographique.

Dans le *Rouge*, tout le monde parle. Les personnages sont à chaque instant surpris par eux-mêmes, par ce qu'ils viennent de faire. Ils parlent, la fièvre monte, ou bien la conversation est une épigramme, une équation, pas un mot qui ne s'endorme ou n'endorme. Les personnages rêvent en raisonnant ou raisonnent en rêvant, ou en courant à la chasse aux idées, ivres de leur esprit. Cette innocence et cette ivresse sont très rafraîchissantes, car bientôt on ne les trouvera plus.

La paix hors du monde

Déjà chez Balzac, elles n'apparaissent plus. Le monde s'est durci. Les personnages ne rêvent plus, ils sont tout à fait réveillés. Ils calculent. Car Balzac - et c'est là sa singularité - est à la fois un romancier et un défenseur de l'ordre et de la société (peut importe sa forme ; il se trouve que Balzac était monarchiste, il eut pu être stalinien à une autre époque). Ses héros traversent la boue, la perte des illusions et le désespoir, avant de pouvoir espérer un portefeuille de ministre. Evidemment, une fois leur âme vendue au diable, ils ne peuvent plus la récupérer. Chez Stendhal, on ne vend jamais son âme au diable. Les femmes de Balzac ne sont que les escabeaux ou les marchepieds du pouvoir, alors que les héros de Stendhal traversent la société sans se salir. Ils sautent à pieds joints par-dessus les barrières et tirent dans les églises sur leurs maîtresses comme à travers un rêve. Claudel adorait Balzac et détestait Stendhal, car il n'aimait pas qu'on rêvât. C'était un gros travailleur, tout catholique qu'il était par ailleurs.

Naturellement le malheur sied aux jeunes gens ; cela les élève. Fabrice se fera évêque et Julien se laissera mourir. Laissons de côté le héros d'*Armance*, qui souffrait d'un inconvénient de naissance. En fait, Julien se laissera tuer plutôt qu'il ne mourra.

Drieu expliquait cette fin en ces termes : « La soudaine déplaisance de Julien à la fin de sa courte vie, son idée de se pendre, c'est encore le sentiment naturel et sain qui saisit l'homme d'action après qu'il a combattu et aimé. » C'est le sentiment qui jeta Charles Quint dans un cloître et Guillaume d'Orange dans un mou-tier.

En prison, Julien se sent libre pour la première fois. Plus rien à espérer, plus rien à cacher. Son soulagement est extrême ; et toute l'amitié, toute la tendresse du monde lui sont rendues par surcroît : l'abbé Chélan, Mathilde, sa rivale blessée. Son âme s'élève à cette indifférence radieuse qui sera le don de Fabrice. Il a perdu sa gourme, cela vaut bien de perdre la vie en même temps, surtout quand on retrouve son âme ; qui n'est au fond rien d'autre que l'idée qu'on se fait de soi et à laquelle on n'arrive pas toujours à coïncider. Julien mort, Madame de Rénal le rejoint sans bruit.

Quant à Fabrice, il ira, le crâne tondu, chercher la paix dans une chartreuse (chartreuse ou prison, il semble que pour les héros stendhaliens la paix ne soit pas de ce monde) ; ses péchés lui seront remis, car ce sont des péchés individuels et magnifiques. Les Fabrice d'aujourd'hui ne trouvent que des maisons de rééducation car leurs péchés sont de ces péchés sociaux pour lesquels il n'existe ni absolution ni châtement divin possibles.

La hantise de l'ennui

Stendhal adorait les âmes généreuses et il détestait s'ennuyer. Cette double exigence l'empêchait d'être bien longtemps heureux dans ce monde. Faute de les trouver dans la vie, il les inventa. Exprès pour lui, il imagina des jeunes femmes intrépides, ardentes et passionnées, au visage blanc et à la voix tendre et il les fit belles et déchirantes au point qu'elles nous déchirent encore.

Au physique, le voici tel que nous le décrit Sainte-Beuve : « Sans être petit, il eut de bonne heure la taille forte et ramassée, le cou court et sanguin. Son visage plein s'encadrait d'épais favoris et de cheveux bruns et frisés. Le front était beau, le nez retroussé et quelque peu kalmouk, la lèvre avançait légèrement et s'annonçait moqueuse, l'œil assez petit mais très vif dans le sourire. Jeune, il avait eu un certain renom dans les bals de la Cour par la beauté de sa jambe, ce qu'on remarquait alors. Il avait la main petite et soignée, dont il était fier. Il devint lourd et apoplectique dans ses dernières années, mais il était fort soigneux de dissimuler à ses amis les indices de sa décadence. »

Au moral, c'était presque tout le contraire. Napoléon (car il lui faut des idoles de chair et de sang à cet opposant), l'énergie, l'amour, le bonheur, l'imagination, la volonté, le désir de conquête, voilà ce qui l'anime. Ses bêtes noires sont les sots, les importants, les ennuyeux. Qu'est-ce que ce fameux égotisme dont il parle à tout bout de champ et dont il a même forgé le nom ? L'égotisme n'est-il pas à l'égoïsme ce que l'orgueil est à la vanité ? N'est-il pas le fruit d'un perpétuel et fécond mécontentement de soi qui fait que l'on se refuse des satisfactions basses ou médiocres au nom de l'idée élevée qu'on se fait de soi ?

Rester soi, être soi, persévérer dans son être, et pourtant réussir. Comment concilier ces deux incompatibles ? Comment se faire lire sans déchoir à ses propres yeux, et comment vivre en méprisant ou en détestant tous les partis, tous les régimes, c'est-à-dire le monde ? Où vivre ? L'Italie ? On y aime mieux. Paris ? On y a plus d'esprit. Le rouge, le noir, l'armée, l'église, l'amour, l'esprit ; au fond il nous faut tout cela, et puis quitter tout cela. Le vrai bonheur, Stendhal ne l'a connu qu'à Milan. Partout ailleurs, il se morfond. Il n'attend que la mort de Metternich pour s'y précipiter à nouveau. « Ou une cour ou l'Amérique. Mais là, pas d'opéra, ni de belles manières... »

Le Noir

Peut-on être plus français que Stendhal avec son nom d'allemand et ses mille pseudonymes ? Avec cela, aucune inquiétude religieuse, un athéisme tranquille hérité de Diderot et des philosophes matérialistes et sensualistes du XVIII^e siècle. Tout chez lui se ramasse dans l'instant, dans la conquête et la chasse au bonheur. Mais il y a des athées et des manières d'être athée, quand elles sont aussi franches, nettes, claires, hardies, qu'on adore et qu'on préfère de loin à bien des manières de croire. Et sous le couvert d'une foi « religieuse », il y a bien des idolâtries et bien des abdications qui soulèvent le cœur. Stendhal vit l'avènement de la réaction religieuse. Il vit apparaître le Génie du christianisme et je devine quel effet ce livre si ennuyeux, si décoratif dut produire sur lui. D'ailleurs Chateaubriand est, parmi les écrivains de son temps, sa vraie bête noire. Poète de l'énergie personnelle, admirateur des actes fiers et violents de la Convention, adorateur de Bonaparte, le passé lui en impose

fort peu. A un homme de sa trempe, tradition et religion sont antipathiques par essence et même odieuses. Il y aurait un bel éloge à faire de l'athéisme à un moment où comme aujourd'hui reflue le « religieux », c'est-à-dire le vague, l'indéterminé, le subjectif, et qui ne serait pas forcément au détriment d'un catholicisme bien structuré.

D'ailleurs, il est assez piquant de voir combien Stendhal, qui se flatte de toujours voir clair, voit souvent noir. Car voir clair quand il s'agit de voir dans le cœur humain, c'est pour ce type d'esprit presque toujours voir noir. Ce beau génie psychologique qui faisait l'admiration de Nietzsche, qui le considérait comme son maître avec Dostoïevski, se range à la suite des pères et des docteurs les moins tendres pour l'homme, et des maîtres les plus rigoureux, les plus jansénistes de la théologie morale. Le pire est la nourriture de ces tempéraments critiques, le mal est leur proie.

Un psychologue comme Stendhal, tout sensualiste et matérialiste qu'il est, a besoin de la méchanceté de notre nature. Que deviendraient les hommes d'esprit sans le péché originel, sans le péché tout court ? De Dieu on peut à la rigueur se passer plus aisément que du diable ou du péché, car c'est par le péché qu'on s'individualise, qu'on se dégage du flux évolutif et qu'on se dresse contre le monde et contre la société ; bref qu'on est personnel à l'extrême, comme tenait de l'être peut-être Satan et comme peut-être il y réussit. Car bien souvent les amants de Stendhal, c'est à leur devoir de femme mariée, bref à Dieu, qu'ils disputent leur maîtresse. Car que deviendrait Lucifer sans Dieu ?

G. J.

Stendhal,
Œuvres romanesques complètes,
Pléiade t. 1, Nouvelle édition, Gallimard, Paris 2005, 1160 p.